

CHAPITRE IV.

LA CHRONOLOGIE DES ANCIENS PEUPLES
ET L'ANCIENNETÉ DE L'HOMME.ARTICLE 1^{er}.

LA CHRONOLOGIE DE L'INDE.

En ce qui concerne l'Inde, ses prétentions chronologiques ne sont pas justifiées. Ceux qui s'occupent d'études sanscrites le reconnaissent eux-mêmes; ils avouent que leurs prédécesseurs avaient exagéré l'antiquité de l'histoire et de la littérature de ce pays. Les plus versés dans la connaissance de l'Inde primitive sont les premiers à convenir qu'elle était complètement dénuée du sens historique. « Les Hindous, dit M. Kruse, ne possèdent aucune œuvre d'histoire. Ils ont enveloppé les événements anciens dans un manteau poétique de mythes, sans détermination de temps ¹. » On ne peut ainsi tirer de leur mythologie rien de précis ni de certain.

On suppose communément que la séparation des

¹ Th. Kruse, *Indiens alte Geschichte*, in-8°, Leipzig, 1856, p. 2. E. Littré s'exprime de même, *Littérature et histoire*, in-8°, Paris, 1875, p. 327.

Aryas et les migrations indo-européennes, partant de la Bactriane pour se disperser aux quatre vents du ciel, ont eu lieu antérieurement à l'an 2500 avant J.-C. ¹. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle est assez vraisemblable. L'antiquité que s'attribuent les Hindous est donc fabuleuse ². M. Talboys Wheeler commence leur histoire seulement vers 1500 avant l'ère chrétienne et il n'a rien à dire sur cette époque en dehors des légendes qu'il tire du Mahâbhârata ³. Le célèbre indianiste alle-

¹ Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 1869, t. III, p. 431. M. Eastwick fait entrer les Aryas dans l'Inde vers 2200 avant J.-C. *Handbook of the Panjab*, in-12, Londres, 1883, p. 3.

² Voici ce que dit le Vischnou Pourana : « Le temps est une forme de Vischnou. Écoute comment il sert à mesurer la durée de Brahma et de tous les autres êtres doués de sentiment. Quinze climents d'œil font un *kaschthâ*; trente *kaschthâs*, un *kalâ*; trente *kalâs*, un *muhûrtta*. Trente *muhûrttas* font un jour et une nuit des mortels; trente jours, un mois divisé en deux demi-mois; six mois font un *ayana* (la période de la course du soleil au nord ou au sud de l'écliptique) et deux *ayanâs* composent une année. L'*ayana* méridional est une nuit et l'*ayana* septentrional un jour des dieux. Dix mille années divines (composées de (365) jours de cette durée) constituent la période des quatre *yougas* ou âges. Ils sont ainsi partagés : l'âge *kritâ* a quatre mille années divines; le *tretâ*, trois mille; le *douâpara*, deux mille, et le *kali*, mille; c'est là ce qu'ont déclaré ceux qui connaissent les choses de l'antiquité. » J. Garrett, *A classical Dictionary of India*, Madras, 1871, p. 138. Le premier *youga* a duré 1,728,000 ans; le second, 1,296,000; le troisième, 864,000; le quatrième, qui est commencé, doit avoir 432,000 ans. Ce simple exposé suffit pour montrer le caractère fabuleux de la chronologie hindoue. Cf. Dubois de Jancigny, *Inde*, Paris, 1845, p. 219; M. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5^e édit., 1879, t. III, p. 54.

³ T. Wheeler, *A short history of India*, Londres, 1880, p. 1. L. von Orlich, *Allgemeine Geschichte von Indien*, 3 in-8°, Leipzig, 1859-1861, t. I, p. 1-4, fait vaguement remonter l'histoire de l'Inde à une très haute antiquité, mais sans aucune preuve.

mand, M. Lassen, place entre 1000 et 1200 avant J.-C. la victoire remportée par les Pândavas contre les Kauravas, laquelle termine la guerre racontée dans ce grand poème épique; il reconnaît que l'histoire des temps antérieurs à cette guerre est fictive et qu'il est impossible de la soumettre à une vraie chronologie¹. M. Duncker assure qu'on ne peut remonter avec quelque certitude que vers l'an 800 avant l'ère chrétienne².

Le plus ancien monument épigraphique de date certaine sur lequel on trouve la mention des Hindous, c'est l'inscription trilingue de Darius, roi de Perse, à Persépolis³. Le fils d'Hystaspe nomme la terre d'*Hindusch*, l'Inde, parmi les pays qui sont soumis à sa domination⁴. Le premier écrivain étranger qui nous parle de ce pays pour l'avoir visité est le grec Mégasthène; il fut envoyé en ambassade par le roi Séleucus Nicator auprès du roi de Magadha, Chandragupta, qu'il appelle Sandracottos,

¹ *Indische Alterthumskunde*, 2^e édit., 2 in-8°, Leipzig, 1867, t. I, p. 611-612 (d'après Roth); p. 605.

² M. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5^e édit., 1879, t. III, p. 11.

³ Les exploits de Sémiramis et de Sésostri dans l'Inde sont fabuleux. Sur les diverses traditions antiques relativement à l'Inde, voir Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. III, p. 11 et suiv. Quant à l'opinion soutenue par M. E. Dujon, *L'Égypte dans l'Inde 4000 ans avant J.-C.*, in-8°, Paris, 1884, elle ne s'appuie sur rien de concluant. Sur ce qu'ont dit les anciens de l'Inde antique et de son histoire, voir Collin de Bar, *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, Paris, 1814, t. I, p. 118-154; A. Graham, *Genealogical and chronological tables illustrative of Indian history*, in-4°, Londres, 1880, 2^e édit., n° 2. — Darius I^{er} régna de 512 à 485 avant J.-C.

⁴ Inscription de Persépolis, NRA, ligne 25, Fr. Spiegel, *Die alt-persischen Keilinschriften*, 2^e édit., in-8°, 1881, p. 54.

vers l'an 300 avant J.-C., et à son retour il écrivit ses *Indica*, dont quelques fragments seulement sont parvenus jusqu'à nous¹. Ce qu'il raconte de l'état du pays est parfois exagéré, mais généralement exact; quant aux 6402 ans qu'il attribue, d'après les indigènes, aux rois qui ont régné depuis Dionysos ou Bacchus jusqu'à Sandracottos, ce chiffre est fabuleux². Dans le pays même on n'a trouvé aucun monument historique daté antérieur au III^e siècle avant l'ère chrétienne. Les inscriptions d'Açoka (250 avant J.-C.) commencent à faire connaître quelques faits historiques de date certaine³; ce sont les plus anciennes inscriptions indigènes dont nous connaissions l'époque⁴.

La littérature nous permet de remonter plus haut que l'histoire proprement dite; cependant elle n'a pas non plus une origine aussi ancienne qu'on l'a cru quelquefois.

Que (la civilisation et) la littérature de l'Inde doivent être reportées assez haut dans l'antiquité profane, il n'y a point actuellement de doute sérieux à ce sujet,... (mais) personne

¹ C. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 397 et suiv.

² M. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. III, p. 56 et suiv.

³ Cf. R. Sewell, *A Sketch of the dynasties of southern India*, in-4°, Madras, 1883, p. 1; H. Oldenburg, *On the dates of ancient Indian inscriptions and coins*, dans l'*Indian Antiquary*, août 1881, t. X, p. 213-227, et en allemand dans Sallet's *Zeitschrift für Numismatik*, année 1880, p. 316; année 1881, p. 90-95.

⁴ En voir le résumé, M. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 1879, t. III, p. 403 et suiv. Cf. Max Müller, *India, what can it teach us*, Londres, 1883, p. 292; J. Fergusson, *On Indian Chronology*, et *On the Saka, Samvat and Gupta eras*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, année 1870, p. 81-137, et année 1880, p. 259-285.

ne leur assigne plus cette fabuleuse antiquité que l'on s'était empressé de leur attribuer sur une vague renommée... Il n'est point d'ouvrage sanscrit antérieur au corps des écritures sacrées portant le nom de Védas. Après l'examen le plus minutieux de ces livres, des indianistes d'une très grande autorité n'ont pas osé faire remonter la composition des parties les plus anciennes au delà du XIV^e siècle avant J.-C... Le savant éditeur du Rigveda, M. Max Müller, a tracé de main de maître le tableau de l'ancienne littérature sanscrite¹, et il en a placé le développement complet dans l'espace d'environ mille ans, du XII^e au II^e siècle avant notre ère².

M. Max Müller distingue quatre époques différentes pour la composition des Védas. Il place la première, celle des Chandas, à laquelle appartiennent les plus an-

¹ *A History of ancient Sanscrit Literature so far as it illustrates the primitive religion of the Brahmans*, in-8°, Londres, 1859. Résumée par M. Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des savants*, année 1860, p. 457, 541, 611, 749; année 1861, p. 47.

² F. Nève, *Les époques littéraires de l'Inde*, in-8°, Bruxelles, 1883, p. 40-41. Pour les principales opinions sur la date des Védas, voir Vivier de Saint-Martin, *Étude sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde*, in-8°, Paris, 1860, p. 5-10. Cf. J. Mohl, *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales*, t. II, p. 506. Voici ce que dit M. Marius Fontane lui-même : « Placer la fin de la période védique vers le XIV^e siècle avant notre ère, c'est rendre trop hâtive l'évolution qui transforme la religion du Véda en culte brahmanique. Le premier groupement des hymnes védiques appartiendrait à la fin du XIII^e siècle avant J.-C. Jusqu'alors les hymnes avaient été seulement récités, appris, conservés dans les mémoires, ou peut-être vaguement écrits sur des feuilles d'arbres. » *Inde védique de 1800 à 800 avant J.-C.*, Paris, 1881, p. 52. A la p. 44, il dit : « Le Rig-Véda est un recueil de traditions, rythmées en hymnes, conservées d'abord par de constants récits, et transcrites, un jour, sur des feuilles de palmiers, vers le XII^e siècle de notre ère, probablement. »

ciens hymnes védiques, entre l'an 1200 et 1000 avant J.-C.¹. Il ne trouve aucune trace d'histoire authentique de l'Inde dans la littérature indigène avant cette époque. D'après lui, les anciens Hindous n'arrivèrent même pas d'eux-mêmes à l'idée de la chronologie; cette idée leur vint du dehors comme l'alphabet et l'usage de la monnaie, et ce furent leurs rapports avec les Grecs qui les amenèrent à dater leurs documents historiques². La littérature sanscrite ne peut donc nous fournir aucun renseignement important sur l'antiquité de l'homme et nous pouvons conclure avec M. Barthélemy Saint-Hilaire :

Ceylan toute seule, dans le monde de l'Inde, [a] des annales régulières et ce qu'on pourrait presque appeler de l'histoire... Partout ailleurs l'histoire est tout à fait absente; ou, si elle tente de se montrer, elle est tellement défigurée qu'elle en est absolument méconnaissable. Qui peut découvrir, sous les légendes des épopées, des Brâhmanas, des Pourânas, une tradition historique? Quelque complaisance d'interprétation qu'on y apporte, qu'est-il possible d'en tirer d'un peu précis et d'un peu réel? Les plus grands événements de la société brahmanique se sont effacés dans une nuit impénétrable, à laquelle le temps ne fait chaque jour qu'ajouter une couche de plus en plus épaisse; malgré tous les efforts de notre érudition si puissante et si sûre, nous devons désespérer de jamais ressusciter ce passé, anéanti par ceux-là mêmes qui en furent les acteurs. L'Inde n'a pas voulu sortir de ses rêves; nous ne pourrions pas historiquement l'évoquer de son tombeau³.

¹ *Ancient Sanscrit Literature*, p. 301-305.

² M. Müller, *India, what can it teach us*, p. 292.

³ *Du Bouddhisme*, dans le *Journal des savants*, mars 1866, p. 164-165.

ARTICLE II.

LA CHRONOLOGIE CHINOISE.

Tout à fait différente en cela de l'Inde, la Chine se présente à nous avec une longue série d'annales régulières. Les missionnaires jésuites qui en étudièrent les premiers la chronologie furent très frappés de la suite et de la cohésion qu'ils y remarquèrent; la plupart l'acceptèrent sans balancer et leur témoignage entraîna celui de plusieurs sinologues d'Europe, qui se passionnèrent pour cette question au xvii^e et au xviii^e siècles¹. Les Pères Cibot et Prémare conçurent néanmoins des doutes sur l'authenticité des dates primitives contenues dans les histoires chinoises et ces doutes furent partagés par de Guignes, Klaproth, Renaudot et quelques autres.

¹ Pour la chronologie de la Chine, d'après les missionnaires jésuites, voir *Mémoires concernant les Chinois*, t. I, Cibot (sous le nom de Ko), *Essai sur l'antiquité des Chinois*; t. II, Amiot, *L'antiquité des Chinois prouvée par les monuments*; t. XII, Id., *Abrégé chronologique de l'histoire universelle de l'empire chinois*; t. XVI (et à part), Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, publié par S. de Sacy, 1814. Cf. Fréret, *De l'antiquité et de la certitude de la chronologie chinoise (Mémoires de l'Acad. des Inscript., t. X, p. 377)*; Id., *Éclaircissements du mémoire touchant l'antiquité, etc. (ibid., t. XV, p. 495)*; Id., *Suite du traité touchant la certitude, etc. (ibid., t. XVIII, p. 178)*; de Guignes, *Examen critique des annales chinoises (ibid., t. XVIII, p. 164 et 190)*. Cf. G. Pauthier, *Mémoires sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises (Journal asiatique, 1867-1868)*. Pour la bibliographie, voir H. Cordier, *Bibliotheca sinica*, 2 in-4°, Paris, 1878-1885, t. I, col. 223 et suiv.

Aujourd'hui on continue encore à être divisé sur ce point.

Le Père Martini commença son histoire de la Chine, publiée en 1658, au règne de Fo-hi, qui inaugura, d'après les savants indigènes, la période connue sous le nom de « très haute antiquité, » en 2952 avant J.-C.¹. Le P. Gaubil, connu par ses savants travaux sur la chronologie du Céleste Empire, analysa, mais sans en garantir la chronologie, un auteur indigène qui fait re-

¹ « Parebit, annis ante vulgarem Christi epocham ter mille admodum exstitisse Fohium; id quod e Sinicis historiis mihi promptum, ostendere. At enim fides penes illas esto; ego in re tanti momenti esse arbiter nolim, qui cum his Chronologorum nostrorum opinionem pugnare sciam, lapsum a Noetica eluvie tempus haud paulo arctiore spatio definiendum. Tametsi nec Sinensium videtur usquequaque repudianda sententia. Favent ei ex Europa Chronologi non omnino nulli; favent septuaginta interpretes, Samosatenus (corriger: Samaritanus), alii; nec Romanum Martyrologium aut computatio Græcorum longe dissentiunt. » M. Martinii, *Sinicæ historiæ decas prima*, in-4°, Munich, 1658, p. 3. Le règne de Fo-hi est placé, *ibid.*, p. 11, en l'an 2952 avant notre ère. *L'accord chronologique de la monarchie chinoise avec les époques de l'ancienne histoire sacrée et profane*, par le P. Régis (ajouté à la fin de l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Manchoux*, par le P. de Mailla, éditée par Voyer de Brunem, 2 in-12, Lyon, 1754), place, t. II, p. 207, le déluge universel en 3638, Phaleg en 3107 et Fo-hi en 2952. C'est cette dernière date qu'adopte le P. Pezron, ainsi que le P. du Halde, *Description de la Chine*, 4 in-f°, Paris, 1735, t. I, p. 193. Les savants indigènes font dater de Fo-hi la période connue sous le nom de « très haute antiquité. » La plupart des anciens sinologues jésuites lui assignent comme date l'an 2952 avant notre ère. W. Williams, *The Middle Kingdom*, t. I, p. 142-143. — Plusieurs ont prétendu identifier Fo-hi avec Noé. Voir J. Barrow, *Voyage en Chine*, trad. Castéra, 3 in-8°, Paris, 1805, t. II, p. 247. Cf. *ibid.*, note 2, p. 321.

monter plus haut encore le règne de l'empereur Fo-hi, c'est-à-dire en 3468, et admit même de plus deux autres règnes antérieurs, « assez bien prouvés¹. » Le savant Jésuite eut soin toutefois de ne fixer positivement lui-même aucun événement avant l'empereur Yao, qu'il croit être monté sur le trône 2357 ans avant J.-C., d'après les calculs des éclipses mentionnées dans les annales de la Chine². Seulement, observe-t-il, la Chine était dès lors assez peuplée, on y savait écrire en vers, fixer les points des solstices et des équinoxes, fabriquer des ouvrages de cuir et de fer, travailler la soie, etc. Tout cela, dit-il, est constant par la première partie du livre du Chou-king, écrite au temps même de Yao et de Chun, et il faut nécessairement admettre des peuples à la Chine avant le temps de Yao³. » D'où il conclut qu'il est nécessaire d'ajouter quelques siècles à la date du déluge, telle qu'elle avait été déterminée par Ussher, Salien et Petau⁴.

¹ A Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, publié par S. de Sacy, in-4°, Paris, 1814, p. 4-6.

² *Traité de la chronologie chinoise*, p. 225.

³ *Ibid.*, p. 277. Quelques missionnaires avaient voulu concilier la chronologie chinoise avec le texte hébreu de la Bible, en identifiant les premiers empereurs de la Chine avec les patriarches antédiluviens, et ils avaient soutenu que Yao, sous lequel avait eu lieu un déluge, était Noé. Gaubil n'admet pas leurs explications. Voir p. 17 : « Yao n'est pas Noé. »

⁴ *Ibid.*, p. 277. Si l'on accepte, en effet, l'ère officielle adoptée par le gouvernement chinois, d'après les travaux exécutés par ordre de l'empereur Kien-loung par le collège des *Han-lin* ou Académie impériale, qui place le commencement des temps historiques à la 61^e année de Hoang-ti, c'est-à-dire en l'an 2637 avant J.-C. (Pauthier, *La Chine*, 1837, p. 27), le déluge universel n'aurait eu lieu

Malgré toutes ces considérations du savant Jésuite, plusieurs sinologues modernes¹ ont peu de foi dans la chronologie chinoise, et ils relèguent dans la période mythique, non seulement les 2,267,000 ans que comptent certains lettrés depuis l'origine du monde jusqu'à Confucius², mais aussi Fo-hi, « au cou de dragon et à la tête de taureau, » et Hoang-ti lui-même. Ce qui leur rend fort suspects les dates et les calculs chinois, c'est qu'ils ne reposent sur aucune base solide et que tout moyen de les contrôler fait défaut. Les habitants du

que 289 ans après cette date, selon le calcul d'Ussher; il remonte au contraire plus de mille ans avant, selon la chronologie des Septante. Le P. Gaubil tenait fort à ne pas mettre la chronologie de la Bible en contradiction avec celle de la Chine. « Ceux qui regardent, dit-il, la chronologie ordinaire de la Vulgate comme la seule qu'on puisse suivre, ne pourraient le dire sans exposer la religion; le gouvernement chinois procéderait contre eux..., puisqu'il s'ensuivrait de là que les empereurs Yu, Chun, Yao, par exemple, n'ont jamais été en Chine. » *Histoire de l'astronomie chinoise*, conclusion (dans le manuscrit original); ce passage n'a pas été imprimé. Voir J. Brucker, *Correspondance scientifique d'un missionnaire*, dans la *Revue du monde catholique*, novembre 1883, p. 366. — Les alchimistes chinois attribuent généralement l'origine de leur science à Hoang-ti, l'empereur sous le règne duquel on place le commencement des temps historiques. W. A. P. Martin, *Alchemy in China*, dans *The Chinese*, in-12, Londres (1880), p. 177.

¹ Quelques-uns attribuent néanmoins encore à la Chine une très haute antiquité, comme F. von Richthofen, *China*, 4 in-4°, Berlin, 1877-1883, t. 1, p. 293.

² Le commentaire de Sse-ma-tsien sur le Sse-ki compte 3,276,000 ans pour le même laps de temps. W. Frd. Mayer, *Chinese Reader's Manual*, Shanghai, 1874, p. 364. D'après Sse-ma-tsien, Confucius naquit en l'an correspondant à 551 avant notre ère. Gaubil, *Traité de chronologie chinoise*, p. 128. Cf. p. 214. Gaubil, p. 209, place la mort de Confucius à l'an 429 avant J.-C.

Céleste Empire n'avaient point autrefois d'ère proprement dite, telle que celle de Nabonassar ou des Séleucides; l'ère de Hoang-ti, commençant à l'an 2367 avant J.-C., a été adoptée officiellement par le gouvernement chinois à une époque où il était impossible d'en vérifier l'exactitude, aussi n'est-elle pas universellement acceptée par les indigènes eux-mêmes. « Qui connaît ce qui s'est passé dans la haute antiquité, demande le chinois Yangts, puisque aucun document authentique n'est parvenu jusqu'à nous? Celui qui examinera les vieilles histoires jugera qu'il est très difficile de les croire et une discussion sérieuse le convaincra qu'elles ne sont pas dignes de foi. Dans les temps primitifs, on ne conservait aucun document historique¹. » Les auteurs européens ne peuvent pas être moins exigeants que les auteurs chinois.

Le plus ancien des livres classiques chinois, le Chou-king, contient des documents historiques divers qui, d'après le dernier traducteur, M. Legge, s'étendent à peu près de 2357 à 627 avant l'ère chrétienne²; mais, observe le savant sinologue, favorable pourtant à l'antiquité de la Chine³:

Le Chou lui-même ne nous fournit point les moyens d'établir un système de chronologie pour la longue période de temps qu'il embrasse. Il nous apprend que la dynastie de

¹ Dans W. Williams, *The Middle Kingdom*, 2 in-8°, Londres 1843, t. II, p. 137.

² *The sacred books of China (The Sacred Books of the East)*, t. III, Oxford, 1879, p. 1.

³ Il admet que Yao régnait au XXIV^e siècle avant J.-C., p. 26.

Kau succéda à celle de Chang (ou Yiu), et celle de Chang à celle de Hia et qu'avant Yu, fondateur des Hia, avaient régné Chun et Yao... Avant la dynastie de Han, une liste des rois et de la durée de leurs règnes était le seul moyen qu'eussent les Chinois de déterminer la durée de leur histoire nationale. Ce moyen serait encore suffisant, si nous avions un catalogue complet et digne de foi des rois et des années qu'ils ont régné, mais nous ne le possédons pas¹.

Ainsi les annales chinoises, considérées en elles-mêmes, prêtent beaucoup à la critique. Dans leurs parties les plus anciennes, elles n'ont pas de chronologie, elles attribuent aux premiers rois des règnes d'une longueur démesurée, elles se contredisent souvent entre elles et les Chinois eux-mêmes ne s'accordent pas entre eux sur les premiers temps de leur histoire.

¹ *Ibid.*, p. 20-21. Voir la preuve, *ibid.*, p. 21-27. M. Charles Gutzlaff, longtemps missionnaire protestant en Chine, dit dans son Histoire de ce pays : « Tous ceux qui ont écrit sur la Chine s'accordent à dire que les Chinois sont une nation très ancienne. Mais que leur nation ait existé avant le déluge ou même avant l'ère que nous assignons à la création du monde, c'est aussi extravagant et mal fondé que les fables mythologiques des Hindous et des Grecs. Nous croyons que les Chinois ont eu des notions astronomiques aussi anciennement que les Chaldéens et les Égyptiens, nous donnons beaucoup de crédit à leurs calculs des éclipses, mais nous doutons grandement que leur chronologie soit aussi exacte que voudraient nous le faire croire les partisans de l'existence antédiluvienne de leur empire. Non seulement la partie fabuleuse de l'histoire chinoise est très incertaine, mais même au sujet des deux premières dynasties, celles de Hia et de Chang, il y a de grandes difficultés qui n'ont jamais été entièrement écartées. Nous devons, en fait, dater de Confucius, 550 av. J.-C., l'histoire authentique de la Chine, et considérer la durée de la période précédente comme incertaine. » Ch. Gutzlaff, *Sketch of Chinese history*, 2 in-8°, Londres, 1834, t. I, p. 72. Les

Une autre raison qu'on fait valoir contre la crédibilité des annales chinoises, c'est la destruction de tous les livres historiques de l'empire, laquelle eut lieu en 213 avant J.-C. par ordre de Chi-hoang-ti, fondateur de la dynastie des Tsin¹. Ce prince commanda, sous peine de mort, de les jeter tous au feu. On assure qu'il fut obéi et qu'on ne put reconstituer plus tard le Chou-king, qui contient l'ancienne histoire de l'empire, que grâce à un exemplaire qui avait été caché dans un mur, disent les uns, ou en le récrivant sous la dictée d'un vieillard qui le savait par cœur, disent les autres. Les lettrés chinois n'ont jamais révoqué en doute l'anéantissement des monuments de leur ancienne littérature historique², et s'ils ont eu en cela raison, tout ce qu'on nous raconte des temps antérieurs à la dynastie des Tsin mérite peu de

calculs astronomiques par lesquels on a voulu fixer l'antiquité de la Chine, ne sont pas fondés, en dehors du calcul des éclipses. M. Gustave Schlegel a voulu faire remonter à l'an 16916 avant notre ère l'invention des signes annonçant les deux équinoxes et les solstices, dans son *Uranographie chinoise ou preuves directes que l'astronomie primitive est originaire de la Chine et qu'elle a été empruntée par les anciens peuples occidentaux à la sphère chinoise*, in-4°, La Haye, 1875, p. 30 et 36; mais ses conclusions ne sont pas mieux fondées que celles de Dupuis attribuant, au commencement de ce siècle, une antiquité à peu près égale au zodiaque de Denderah, lequel date réellement de l'époque romaine. Voir notre t. II, p. 345-346.

¹ A. Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, p. 64-65, 81. Cf. S. von Fries, *Abriss der Geschichte China's*, p. 69-70. La traduction du texte est donnée par J. Legge, *The Chinese Classics translated into english*, t. I, Londres, 1867, p. 6-9. Voir aussi Id., *The Sacred Books of China*, dans les *Sacred Books of the East*, t. III, 1879, p. 6-8.

² « Pourquoi donc, demande Yangts, puisque les anciens livres,

confiance. Cependant les critiques européens, sans contester l'accomplissement partiel de la volonté impériale, ne peuvent croire qu'un certain nombre d'exemplaires du Chou-king et des autres ouvrages historiques n'aient échappé aux flammes et à la persécution, dans un empire aussi vaste que la Chine.

Mais une partie de ceux-là mêmes qui admettent comme très vraisemblable que la destruction de la littérature historique ne fut pas totale, ont un autre grief à faire valoir contre la chronologie chinoise, c'est que les monuments anciens font défaut pour la confirmer et la contrôler. Un des plus récents historiens de la Chine, M. Sigismond de Fries, divise son ouvrage en deux parties : la période mythique et la période historique, cette dernière commençant en l'an 775 avant J.-C. Non pas, dit-il, que tous les événements racontés après cette date soient historiques et que tous ceux qui la précèdent soient fabuleux, mais « parce que c'est là le premier point fixe pour une étude chronologique comparée, tandis que toutes les dates antérieures ne peuvent être considérées que comme des estimations par à peu près¹. »

décrivant les anciens temps, ont été brûlés par les Tsin, représentations-nous inexactement ces âges reculés et nous montrerions-nous satisfaits de vagues fables? » Dans W. Williams, *The Middle Kingdom*, t. II, p. 137.

¹ S. von Fries, *Abriss der Geschichte China's seit seiner Entstehung nach Chinesischen Quellen*, in-8°; Vienne, 1884, p. IX-X. M. de Fries suit dans sa division chronologique Mayer, *Chinese Reader's Manual*, Shanghai, 1874, p. 366, 369, où on lit que « la période légendaire de 1202 ans qui s'étend de 2356 à 1154 avant J.-C. est suivie d'une période semi-mythique, semi-historique, qui dure de 1154 à 781 avant J.-C., » et que ce n'est qu'à partir de 781 que

On cite bien quelques monuments antiques à l'appui des dires des historiens chinois, mais ces monuments ne soutiennent pas l'examen de la critique. L'authenticité de la tablette de Yu, qu'on dit avoir été trouvée en 1212 avant J.-C., celle des « tambours de pierre » de la dynastie de Chou (827-782) et, plus encore, celle des 72 tablettes gravées, dit-on, par ordre des 72 prédécesseurs de Fo-hi, sont très justement suspectes¹. Nous ne trouvons ainsi dans le Céleste Empire aucun document véritablement autorisé sur lequel on puisse appuyer aucune date ancienne.

Ce que nous ne rencontrons pas en Chine, nous ne le rencontrons pas davantage en dehors de ce pays; nous n'avons aucun témoignage étranger en faveur de la haute antiquité des Chinois, et cette absence de toute mention dans les histoires des peuples anciens paraît peu d'accord avec l'importance que les écrits indigènes attachent à leur empire dès les temps primitifs. L'inscription chinoise, qu'on prétendait avoir lue ces dernières années sur une terre cuite découverte par M. Schliemann dans ses fouilles d'Hisarlik², n'est qu'une

commence l'histoire certaine de la Chine. Voir aussi Ch. Boulger, *History of China*, 3 in-8°, Londres, 1881-1884, t. I, p. 4-5; t. III, p. 775; cf. J. Prinsep, *Essays on Indian Antiquities*, t. II, p. 146 des tables.

¹ Th. Fergusson, *Chinese Researches*, in-12, Shanghai, 1880, p. 7-12. Voir Fr. Lenormant, *The deluge*, dans la *Contemporary Review*, novembre 1879, p. 466; Chr. T. Gardner, *The Tablet of Yü*, dans la *China Review*, t. II, 1873-1874, p. 293-306. Cf. Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, p. 184-186, 188 et suiv. Il se moque des prétendues 72 tables, p. 280.

² H. Schliemann, *Troy and its remains*, Londres, 1875, p. 23, n° 3.

inscription cyprote d'après M. Sayce¹. Quant aux relations commerciales qu'on assure avoir existé, il y a trois mille ans, entre le Céleste Empire et l'Égypte, au moyen de caravanes qui se rendaient irrégulièrement d'un pays à l'autre par l'Inde, elles ne remontent pas assez haut pour justifier les prétentions des Chinois. On a trouvé, dit-on, de petits vases de porcelaine, d'origine chinoise, dans d'anciennes tombes égyptiennes². Mais si des objets chinois — qui ne portent pas de date — sont arrivés jusque dans la vallée du Nil, il est certain que les ouvriers qui les avaient produits n'y ont pas été connus. Chabas a montré que les monuments de l'Égypte ancienne ne renferment aucune mention du Céleste Empire, quoiqu'on y trouve le nom de tous les autres peuples alors connus³. Les Chinois eux-mêmes reconnaissent, comme le fait M. Tcheng-ki-tong, que leurs relations avec les nations étrangères sont relativement peu anciennes :

Nos relations avec les peuples avoisinant nos frontières n'ont pas laissé de traces dans leur histoire. Pour la pre-

¹ Voir sa lettre au *Times*, 11 juin 1879; S. W. Bushell, *A Terra-cotta Vase*, dans la *China Review*, juillet et août 1879, p. 62-63; Th. Fergusson, *Chinese Researches*, p. 11. C'est M. Émile Burnouf et l'envoyé chinois à Berlin, Li-fang-pao, qui ont cru voir du chinois sur le vase en question.

² W. G. Hunter, *Bits of old China*, in-12, Londres, 1885, p. 131. M. Hunter dit avoir vu lui-même quelques-uns de ces vases au Caire dans la collection du D^r Abbott et avoir lu sur l'un d'eux cette inscription : 'Hwa-Kae-Yew-Yih-Neen, « les fleurs s'ouvrent, voici une autre année. »

³ *Études sur l'antiquité*, 2^e édit., Paris, 1873, ch. IV, p. 94.

mière fois, Arrien parle des Chinois comme du peuple ayant exporté les soies écruées et manufacturées qu'on apportait par la voie de Bactres, vers l'ouest. C'est le seul renseignement un peu ancien, mais moderne pour nous, qui mentionne notre existence au peuple romain... Il paraît démontré que les Romains n'ont eu aucun rapport avec les peuples de notre empire. Notre histoire mentionne seulement une ambassade chinoise qui fut envoyée sous la dynastie de Han, l'an 94 de l'ère chrétienne, dans le but de chercher à nouer quelques relations avec le monde occidental. Cette ambassade atteignit l'Arabie [et n'alla pas plus loin]¹.

Les renseignements antiques font donc défaut. Cette absence de tout moyen de contrôle pour l'antiquité chinoise² a porté quelques auteurs récents à ne voir que des personnages mythiques dans les premiers empereurs de la Chine. D'après eux, Yao est le ciel; Chun, Vichnou; Yu, le Manou indien; Fo-hi, le vent, etc.³. Ces explications mythologiques manquent de vraisemblance et sont purement imaginaires. On peut admettre à bon droit l'existence réelle de Yao, et même, avec le

¹ *Les Chinois peints par eux-mêmes*, in-18, Paris, 1884, p. 272-273.

² On peut faire valoir en faveur de l'antiquité de la Chine les témoignages annamites. D'après un des plus anciens historiens annamites, l'empire d'Annam fut constitué par l'empereur de Chine, Hoang-ti, à une époque qui correspond à l'an 2698 avant notre ère. A. Launay (des Missions étrangères), *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, in-8°, Paris, 1884, p. 6. Seulement les documents annamites, il faut bien le remarquer, sont de même valeur que les sources chinoises.

³ Frd. H. Balfour, *Waifs and Strays from the far East*, in-8°, Londres, 1876, p. 11-12.

P. Gaubil, « que les temps historiques de la Chine doivent remonter au-dessus de Yao. Mais de combien de temps, ajoute-t-il avec raison, c'est ce que je crois impossible de déterminer d'une manière qui puisse satisfaire, et il y aura toujours bien de l'incertitude¹. » En tout cas, il résulte de tout ce que nous venons de dire que « l'histoire primitive de l'Empire du milieu est un livre scellé², » et que la chronologie chinoise ne prouve nullement que le Céleste Empire est aussi ancien que Noé; quoiqu'il soit très ancien, la chronologie des Septante suffit pour le développement de son histoire³. En est-il de même pour l'Égypte? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

¹ *Traité de la chronologie chinoise*, p. 273. Cf. p. 266, 278.

² F. H. Balfour, *loc. cit.*

³ Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, p. 277.